

À QUI SE FIER ?

Peter Spiegelman

À QUI SE FIER ?

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JEAN ESCH

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Thick as Thieves*
Éditeur original : Alfred A. Knopf, Random House, New York
© Peter Spiegelman, 2011
ISBN original : 978-0-307-26317-9

ISBN 978-2-02-107380-5

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour mes parents, Morton et Joyce,
et pour mon neveu Anthony, qui nous manque tant*

Malédiction quand des voleurs ne peuvent
se faire confiance !

Falstaff à Henry V,
Henry IV, première partie, acte II, scène 2
William Shakespeare

1

Maintenant qu'ils sont à l'intérieur de la maison, tous les trois se tiennent immobiles dans le vestibule, dans le rectangle pâle de la lumière du lampadaire qui entre par le vasistas, et Carr entend des voix dans les murs. Une toux assourdie sort des conduits d'aération, un murmure nerveux s'échappe des rideaux, un soupir grinçant traverse les lambris du couloir, un chœur étouffé qui résonne uniquement dans sa tête. Rentré à la maison plus tôt... Ce n'est pas le soir de congé de la bonne... Des pneus dans l'allée... Carr a des jambes de plomb et une pince se referme sur sa poitrine. C'est l'adrénaline, il le sait, mais cela ne change rien à l'affaire. Il s'oblige à inspirer et à expirer, pas trop vite. En contrepoint de cette psalmodie de peur, il perçoit la voix de Declan : *Rien ne vaut une maison dans le noir, mon gars*. L'accent irlandais qui affleure puis disparaît, le rire gras, la pointe d'excitation, comme s'il parlait des montagnes russes à la foire. Mais Carr déteste les montagnes russes, depuis toujours. Inspirer, expirer, pas trop vite.

Les odeurs de la maison lui parviennent : lavande, cannelle, lilas, vanille, des relents chimiques de désinfectant – comme dans un bordel situé au-dessus d'une boulangerie –, mais Piney Point Village ne ressemble pas à ce genre de quartier de Houston. Il inspire de nouveau et repère des effluves de cigares et de chien : un labrador obèse et arthritique, dont Carr sait qu'il est en pension chez le vétérinaire toute la

semaine. Bobby allume un stylo-lampe et suit le faisceau jusqu'à un boîtier en plastique chevillé au mur.

– Fais ça proprement, lui glisse Carr.

– Ouais, ouais, je sais, répond Bobby.

L'irritation et Brooklyn transparaissent nettement dans son chuchotement rauque.

Il coince le stylo-lampe dans sa bouche, ôte le couvercle du boîtier avec un tournevis fin et détache de la console une plaquette de circuits imprimés. Il déroule ensuite un fil qui sort du mur derrière et manipule délicatement les contacts des circuits. Ses gestes sont rapides et il sort de sa poche une sorte de boîte d'allumettes qu'il fixe sur un bord de la plaquette. Une diode verte y clignote à toute vitesse en s'adressant au processeur situé au sous-sol. *Don't worry, be happy.* Finalement, une lumière fixe remplace le clignotement et Bobby laisse pendre les circuits imprimés au bout des fils, le long du mur. Il suspend le couvercle en plastique à un coin de la console et retire le stylo-lampe de sa bouche.

– Ça va, comme ça ? demande-t-il.

C'est Mike Latino qui répond :

– Impec, *cabrón*, comme toujours.

Mike a quarante ans, il est plus âgé que Carr, plus âgé que tous les autres aussi, mais son accent de San Diego le fait passer pour un gamin.

Carr hoche la tête.

– Bobby, tu descends. Tu commences par la porte du garage. Mike s'occupe de la chambre principale. Vérifiez vos casques d'abord.

Il porte la main au sien et abaisse le micro articulé.

– Tu es là, Vee ?

Dans l'obscurité, la voix de Valerie est tout près de lui, comme si elle frôlait son oreille avec ses lèvres.

– Où tu veux que je sois ?

Son timbre est ambré, enfumé, un peu las. Carr peut presque sentir son souffle.

– RAS, dit-elle. Un type qui promène son clebs au coin de la rue et un poivrot dans une BM.

– Et derrière ? demande Carr.

Dennis lui répond :

– Pas même un poivrot.

Il a une voix jeune, flûtée et timide, à son image.

Carr regarde Bobby et Mike Latino.

– Vous entendez bien, les gars ?

Bobby esquisse un hochement de tête ; Mike ne se donne même pas cette peine. Carr baisse les yeux.

– Vos godasses sont propres ?

Mike Latino renifle avec mépris.

– Tu nous prends pour des puceaux, *jefe* ? (Ce dernier mot est rempli d'ironie.) C'est la première fois qu'on fait ça ?

Il s'éloigne vers les profondeurs obscures de la maison, et Bobby lui emboîte le pas.

Carr inspire longuement et expire lentement. Il tend l'oreille pour essayer de les entendre fouiller en haut et en bas, mais ils ne font aucun bruit. Non, ce ne sont pas des puceaux. Il y a une table en demi-lune dans le vestibule, laquée noir, avec un vase contenant des glaïeuls qui piquent du nez et un tiroir en dessous. Carr allume sa lampe-stylo et ouvre le tiroir.

Carr a progressé jusqu'au bureau, une pièce en acajou qui jouxte le salon, avec beaucoup d'étagères mais peu de livres. Une table aux pieds griffus trône au centre ; il est en train d'en inspecter le tiroir du milieu quand la voix de Mike Latino grésille dans son oreille :

– J'ai trouvé un coffre dans la piaule, dans le dressing, derrière les costards. Une vraie merde, à première vue.

Une bouffée de colère noue le ventre de Carr.

– Laisse tomber, dit-il.

– Cinq minutes maxi et je l'ouvre.

– Laisse tomber, je t'ai dit.
– Il me tend les bras, *jefe*.
– On n'est pas venus pour ça. Contacte-moi seulement quand tu l'auras trouvé.

Carr n'entend pas l'éventuelle réponse de Mike à cause du rire de Bobby.

– Si tu veux du boulot facile, tu devrais voir la cave, mec ! On peut faucher une caisse de Dom, il s'en apercevra même pas.

Carr serre les dents. Avec Declan, ce n'était jamais le bordel comme ça. Avec Deke, une fois qu'ils étaient dans les murs, c'était le boulot avant tout. Pas de bavardages inutiles, juste cette voix à l'accent irlandais qui donnait les instructions et les réponses concises, murmurées, de chacun d'eux. Carr sait que Mike et Bobby font ça pour l'emmerder, ils cherchent la bagarre, mais il ne leur fera pas ce plaisir. Il inspire et s'apprête à intervenir quand Valerie interrompt le ricanement de Bobby :

– Hé, les filles ! Vous voulez bien la fermer, le temps que cette voiture de patrouille passe ? chuchote-t-elle.

Mike et Bobby se taisent aussitôt et Carr sent un bloc de glace dans son estomac. Il éteint son stylo-lampe. La voix de Valerie est un murmure monocorde :

– Elle est au milieu de la rue... deux maisons maintenant... Merde, elle ralentit. Putain, vous avez oublié une alarme de secours ? Le flic s'est arrêté juste devant.

Sa voix faiblit et un bruissement d'étoffe résonne dans l'oreille de Carr. Il imagine Valerie se couchant derrière le volant.

Bobby veut dire quelque chose, mais Carr le coupe :

– Silence, murmure-t-il. (À Valerie :) On est repérés ?

– Je ne sais pas. Je... Attends... Il repart. Il s'éloigne... Il arrive au coin et il tourne... à gauche.

Quelque chose se détend dans la poitrine de Carr.

– Tu le vois, Dennis ?

– Il vient de passer. Il tourne à droite dans Smithdale.

Carr rallume sa lampe. La voix de Bobby bondit dans son oreille :

– J’ai rien oublié, Vee!

– Tu as oublié de la foutre en veilleuse, réplique Valerie. (La colère a remplacé la tension dans sa voix.) Tu as oublié de rester concentré, et Mike aussi.

– Me mêle pas à ça, *chica*.

– Alors, fermez-la tous les deux et remettez-vous au boulot.

Dix minutes se sont écoulées quand Bobby se manifeste de nouveau :

– Je l’ai! Sur une table, en haut de l’escalier du sous-sol, dans une coupe avec des pièces de monnaie et des notes d’essence.

Trente secondes plus tard, tous les trois sont de retour dans le vestibule.

– Tout est en ordre? demande Carr.

– Impec, *jefe*.

– Bobby?

– Faut que j’arrange ça, répond celui-ci en montrant d’un mouvement du menton le boîtier qui pend au mur.

Il tend à Carr le badge qu’il tient dans la main et sort le tournevis de son gilet.

Carr promène le faisceau de sa lampe-stylo sur le badge en plastique gris: la photo d’un immeuble de bureaux d’un côté et un cordon rouge fixé à l’aide d’une pince. Il retourne le badge et examine le code-barres, la bande magnétique et la photo de l’homme dégarni au visage insipide. Ce cliché est plus flatteur pour Jerry Molloy, pense-t-il, que le portrait accroché au-dessus de la cheminée du salon.

2

Des bougies brûlent dans des boules en verre vertes, des lampions en papier verts sont suspendus et l'air qui flotte au-dessus du patio a la couleur d'un aquarium à l'eau croupie. Il sent la citronnelle, la cigarette et une centaine d'eaux de toilette qui s'entrechoquent. Valerie s'éloigne du bar avec un pichet de Shiner Bock dans chaque main. Elle porte une courte robe à fleurs qui la moule comme si elle était mouillée, ses bras et ses jambes nus luisent. Ses cheveux blond foncé sont relevés et attachés négligemment, son corps souple qui se faufile au milieu de la foule est une mèche enflammée.

Dans la salle, tous les yeux – ceux des hommes aussi bien que ceux des femmes – la suivent jusqu'à leur table, mais Carr essaie de ne pas la regarder. C'est exactement ce qu'elle attend, se dit-il, qu'on la regarde, et il ne veut pas se laisser manipuler. Néanmoins, il jette un coup d'œil par-dessus son verre, comme Bobby, Mike Latino et Dennis. Car même s'ils la connaissent depuis longtemps, même s'ils l'ont vue cent fois traverser un bar, avec Valerie on peut toujours s'attendre à du nouveau.

Leur table est située dans un coin reculé et les quatre hommes tournent le dos au muret de parpaings qui sépare le patio du parking en terre battue. Carr observe la clientèle, qui les observe, et il s'en fiche. Valerie fait glisser les pichets au centre de la table et s'assoit à côté de Carr.

– C'est quoi, ton problème ? demande-t-elle.

– Tu excites les indigènes, *chica*, répond Mike avant que Carr ait le temps d'ouvrir la bouche.

– Il faut bien mettre de l'ambiance, répond Valerie. La musique est nulle.

Elle sourit, le rouge aux joues.

– Il veut pas qu'on se fasse remarquer, pas vrai, *jefe*?

Carr se renverse en arrière et regarde à travers la charpente du toit ouvert les moustiques qui planent, les chauves-souris qui battent des ailes et les étoiles délavées. Une brise tiède insinue ses doigts sous sa chemise. Il a déjà bu trois bières et une sorte de brume agréable enveloppe son cerveau antérieur. Il sait où veut en venir Mike et il est trop fatigué pour le suivre. Alors il n'ouvre pas la bouche, mais ça ne sert à rien.

– Tu crois qu'ils nous ont pris pour des gars du coin quand on est entrés? ironise Bobby.

Mike lui tape dans la main.

– On se fond dans le décor, *cabrón*, on est des indigènes. (Il regarde Carr et grimace.) On leur envoie de mauvaises vibrations, *jefe*.

Carr vide son verre de bière.

– Les vibrations, c'est une chose. Vee fait qu'on se souvient de nous.

– On est inoubliables, c'est sûr, dit Bobby en adressant un clin d'œil à Valerie, qui le lui rend.

Mike émet un grognement.

– Reconnais-le, *pendejo*, on est plus à notre place à Caracas ou à Recife qu'ici.

Dennis essuie son visage en sueur et se joint à la conversation :

– Là-bas, on n'est que des *Norteamericános*, des types qui bossent sur des plates-formes, des ouvriers du bâtiment, ou ce que tu veux, tout le monde s'en fout. Juste quelques Yankees de plus qui ne font que passer.

– Parle pour toi, *yanki*, dit Mike. La vraie question, c'est : qu'est-ce qu'on fout ici ? Avec toutes ces conneries de sécurité intérieure à la mords-moi le nœud, à quoi bon se faire chier ? C'est pas comme si on avait du mal à trouver du boulot !

Carr soupire.

– Pas ce genre de boulot.

Mike boit la moitié de sa bière et pointe le doigt sur Carr. Il sourit, mais chez lui c'est une tactique.

– Ce genre de boulot, c'est trop prise de tête. Y a trop de variables.

– Si j'ai bonne mémoire, tu t'inquiétais déjà pour la même raison il y a cinq ans, mais ça s'est bien passé.

– Parfaitement, que je m'inquiétais ! On avait une bonne combine, on s'en prenait aux abrutis... Pourquoi changer ce qui marche ? Deke était un type qui savait où il allait, c'était pas la peine de discuter. Et j'avais confiance en lui.

– Mais tu n'as pas confiance en moi.

– Sans vouloir te vexer, *cabrón*, tu n'es pas Deke.

Carr se penche en avant.

– Je ne suis pas vexé, Mike.

– Nom de Dieu ! s'exclame Valerie en reposant brutalement son verre sur la table. Prenez donc une chambre si c'est pour recommencer votre numéro à la con. On était censés faire la fête.

Bobby sourit bêtement et Dennis glousse, soulagé. Sous la table, la main de Valerie trouve la cuisse de Carr. Il ne sur-saute pas, mais peu s'en faut. Il sent la chaleur de la paume à travers son jean. Il hoche la tête, lentement, et prend un pichet de bière. Il le tend au-dessus de la table.

– Viens, que je te resserve.

Mike tend son verre.

Valerie a raison, Carr le sait. Ils ont déjà eu cette discussion une dizaine de fois au moins, et ils auront l'occasion de recommencer. Mais pas ce soir. Ils se remettront au boulot

demain. Là, c'est le moment de boire. Une leçon que lui a enseignée Declan, toujours conscient du danger que représente l'oisiveté. « Faut les occuper, ces mômes, lui a-t-il dit. Sinon, ça s'inquiète, ça déblatère et ça se bouffe le nez. Occupe-les, et quand ils ont terminé leurs corvées fais-les picoler. » Plus qu'une tradition, ces virées sont un antidote à la frousse, à la nervosité et à la folie pure et simple, qui atteignent leur apogée la veille d'un coup. Mais, comme pour un tas de choses qu'il a apprises de Declan, Carr sait qu'il ne s'en tire pas aussi bien. Roi pirate, père confesseur, Jack Falstaff jovial... il n'est rien de tout cela, mais il a développé d'autres talents : la vigilance, la patience, le soin du détail... des qualités de planificateur, de technicien. Pas franchement enthousiasmant, il le sait. Pas comme Declan. Mais on fait ce qu'on peut.

Carr plaque un sourire sur son visage et remplit les verres jusqu'à ce que le pichet soit vide. La main de Valerie a disparu et la musique est plus forte, à défaut d'être meilleure. Valerie danse avec Mike sur un truc discordant, et Dennis les observe en tapotant sur la table au rythme d'une musique que lui seul entend. Bobby reluque les belles nanas du coin. Le royaume paisible. Carr finit sa bière. Il se laisse aller en arrière, regarde le ciel essoré et pense à des citrons verts.

Declan était en train d'en couper quand il avait fait sa connaissance : un pari avec un barman dans un palace de marbre et de verre dépoli à Las Lomas. Teddy Voigt, le supérieur immédiat de Carr chez Integral Risk Associates, et le seul ami, si on pouvait employer ce terme, qu'il avait eu là-bas, avait organisé la rencontre, moins de quarante-huit heures après que Carr avait été viré et quarante-huit heures seulement avant qu'il soit obligé de quitter son appartement, qui appartenait à la société ; une sortie élégante faisait partie des choses auxquelles il avait dû renoncer quand il avait frappé au visage son client le plus rentable.

Penché au-dessus du bar en granit, Declan, à côté des jeunes à la peau douce qui avaient envahi le club, évoquait un éléphant dans un magasin de porcelaine : visage rougeaud, anguleux, préhistorique ; il ressemblait à un des gardes du corps qui poireautaient dehors sur le trottoir. Le couteau disparaissait presque dans sa main, mais la lame allait et venait, floue, et les tranches de citron qu'il coupait rappelaient des pétales verts transparents. Quel que soit le pari, Declan l'avait emporté haut la main, et, quel que soit l'enjeu, Declan avait refusé d'empocher son dû. Au lieu de cela, il avait offert au barman un verre de Patrón. Tout cela, avait compris Carr par la suite, résumait Declan : il connaissait bien les barmen, les couteaux et la miséricorde tactique.

Mais pas uniquement, avait constaté Carr alors qu'ils allaient de rade en rade dans la nuit luxuriante, de Las Lomas à un bar chic de Condesa en passant par un pub anglais de Polanco. Il savait manier la bonhomie latine, l'humour fataliste et l'autodérision. Les interrogatoires détournés, mais incessants. Il savait avaler de grandes quantités de tequila haut de gamme, auxquelles succédaient de plus grandes quantités de bière. Et affronter, malgré tout ce qu'il avait bu, l'impitoyable chaos de la circulation à Mexico.

Il savait également balancer son coude dans la trachée-artère d'un type, avant de lui briser le poignet, pour avoir expédié une femme au tapis d'une gifle. Cela s'était passé à l'entrée de leur dernier arrêt : une taverne pour ouvriers à Santa Maria la Ribera, simple couloir obscur en vérité, imbibé de nicotine et de guitares larmoyantes. Les clients semblaient ne pas se formaliser des actes de violence, quand ils les remarquaient, et Declan ne s'était pas départi de son sourire. Il avait débité son boniment à Carr autour d'une table près de la cuisine.

Un bruit de verre brisé le ramène dans le présent. Dennis et Valerie sont sur la piste, mais ils ne dansent pas. Un jeune

gars du coin, un *wide receiver*¹ monté en graine, a agrippé Valerie par la taille en riant, et la stupéfaction se lit sur le visage de Dennis. Mike Latino et Bobby se sont levés ; ils sourient avec bonheur tandis que trois cow-boys un peu idiots se fraient un chemin au milieu de la foule ombrageuse pour aider le *wide receiver*. Valerie semble furieuse ; elle regarde Carr, qui est assailli de visions de bouteilles brisées, de gyrophares, de cow-boys que l'on emmène en ambulance et de son équipe que l'on emmène, tout simplement.

– Merde, marmonne-t-il.

Et il s'arrache à son siège.

Dans la Ford, durant le trajet qui les ramène à l'hôtel, l'adrénaline a brûlé l'alcool et laissé place à un autre style d'excitation. Carr conduit, toujours cinq kilomètres à l'heure au-dessus de la limite autorisée, en douceur, pendant que Valerie manipule les boutons de la radio. À l'arrière, Dennis a sorti la tête par la vitre pour affronter le déferlement de l'air humide, Bobby et Mike fument et plaisantent.

– La vache, Vee ! dit Bobby. Ce type va se gratter les couilles par le nez pendant une semaine.

Il tend le poing et Valerie le frappe avec le sien.

– Vu comment il m'a tripotée, j'aurais dû lui balancer un autre coup de pompe.

Mike croise le regard de Carr dans le rétroviseur.

– Trois, c'était suffisant, *chica*, dit-il. Un quatrième et tu serais devenue « inoubliable ».

Bobby et lui éclatent de rire. Carr secoue la tête et s'engage sur le parking de l'hôtel.

Dennis est blême ; il descend de voiture en titubant, traverse le parking au trot et disparaît à l'intérieur de l'hôtel. Valerie, Bobby et Mike prennent leur temps. Mike allume

1. Attaquant au football américain. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

une autre cigarette, appuie les coudes sur le toit de la Ford et regarde Carr de l'autre côté.

– 8 heures demain matin, dit celui-ci.

Mike et Valerie ne réagissent pas. Bobby observe le bâtiment bas de l'hôtel, les rangées de fenêtres, obscures pour la plupart, et les vestiges de balcons. Il hoche la tête d'un air absent, puis marche vers la réception. Carr lui emboîte le pas en massant les bleus sur ses avant-bras et ses poings, sans écouter Mike et Valerie qui discutent à voix basse près de la voiture.

Carr n'allume pas la lumière de sa chambre, il laisse ses yeux s'habituer au halo jaune des lampes à sodium qui filtre à travers les rideaux. Par la fenêtre, il voit le parking et, en tendant le cou, la voiture. Il distingue la silhouette de Mike Latino, grande, coiffée d'une volute de fumée de cigarette, et celle de Valerie, très proche. Proche comment ? Impossible à déterminer de là où il se trouve, et au bout d'un moment il se dit qu'il s'en fout. Finalement, il cesse de regarder.

Dans la chambre, l'air ressemble à celui d'un avion : métallique, raréfié et trop froid. Carr éteint le climatiseur ; un silence peuplé de cliquetis s'installe. Puis se dissout dans le bavardage d'une télévision provenant de la chambre voisine. Carr remet la clim'.

Sa tenue de travail est suspendue dans l'armoire et son sac est prêt, à l'exception de son nécessaire de rasage et des affaires qu'il porte sur lui. Il ôte son jean et son polo, les plie et les range, puis il balaie la pièce du regard en répétant mentalement l'opération de nettoyage : de la porte vers le fond, de gauche à droite, du sol à hauteur d'homme. Après quoi, il se brosse les dents et prend une douche.

Quand il ressort de la salle de bains, la clé de Valerie se trouve sur le bureau. Ses chaussures sont près de la table de chevet, sa robe sur une chaise, et elle est au lit, entre les draps, une main derrière la tête, ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller. Carr sent son parfum et sa transpiration, l'odeur de

